La véritable Légende de Sainte Lizaigne

Je me suis toujours demandé d'où pouvait venir mon aversion pour l'Histoire. Je ne vous parle pas de celle qui idéalise la vie et ensommeille les enfants au creux des oreillers. Non, je vous parle bien de la grande, de celle dont on fleurit le nom d'une immense majuscule et qui estampille notre passé du sceau de la vérité.

Du plus lointain de mes souvenirs, je me revois à batailler contre l'endormissement sur ma table d'écolier, la paupière lourde et les coudes affaissés, attendant que retentisse la cloche qui me libérait enfin des prisons borgnes de nos ancêtres.

Alors, comme pour m'en venger, je mélangeais hardiment dans ma tête toutes les cases historiques qu'on y avait fait entrer sous la contrainte. Et cela ne me gênait nullement de faire se rejoindre dans ce puzzle confus le locataire velu de la grotte de Lascaux et le rigide promeneur en perruque du parc de Versailles.

Bien que je n'aie jamais eu le temps ni l'envie de consulter un psychanalyste sur mon « Historiophobie », j'avais ma petite idée quant aux raisons profondes de cette névrose chronique.

En fait, ni les peintres anonymes des bisons de Lascaux ni les petits marquis du grand Siècle ne me concernaient. Sans doute parce qu'ils n'appartenaient pas à mon époque mais aussi et surtout parce qu'ils n'avaient jamais peuplé mon univers : celui de mon village, celui où j'étais né et que j'entendais bien hanter de ma présence jusqu'au bout de mon chemin.

Aussi curieux que cela puisse paraître, l'Histoire de mon village avait fini par me rattraper et par m'intéresser et, l'âge venant, j'en étais presque devenu friand.

Cette friandise, je la devais en fait à un érudit de Sainte-Lizaigne, Bernard Moreau, qui avait eu la courageuse idée de s'abîmer dans de longues et silencieuses recherches aux archives du Berry et de les compiler dans une monographie qu'il avait fort modestement intitulée : Un peu d'Histoire de Sainte-Lizaigne.

Et, depuis sa parution en 1984, cette Bible de 30 pages faisait à juste titre autorité dans la commune et bien au-delà.

Moi qui avais toujours fui l'Histoire et le profond ennui qu'elle me causait, j'avais découvert dans cet opuscule et pour mon plus grand bonheur que mon village était riche de son passé.

Comme tous les autres villages, me direz-vous, mais celui-là m'intéressait davantage puisque c'était le mien.

Le petit livret de notre Historien avait même fini par s'arrondir sous mes doigts au fil de mes lectures. J'en avais souligné des paragraphes, corné des pages, recopié des passages. Bref, je l'avais fait mien et mon œil en distinguait immédiatement le dos mince parmi tous les autres ouvrages de ma bibliothèque.

J'étais devenu incollable sur l'Histoire de nos deux églises, leurs aléas, leurs particularités d'architecture. Je singeais très bien l'auteur et décrivais aisément les fresques de la « vieille église » en reprenant sans scrupule chacun des mots de son œuvre. Et je me revois encore, parlant à travers sa voix tout en guidant une troupe de visiteurs lors des Journées du Patrimoine. Ma gestuelle d'orateur, mon timbre empreint de la plus grande conviction, étaient de nature à captiver mon auditoire, quel qu'il fût.

Les seigneurs et les grands bourgeois qui avaient tenu Sainte-Lizaigne m'étaient tout aussi familiers : les La Trye, les Bochetel, les Castelnau, sans oublier le Comte de Boissy, génial initiateur de la forge de Reblay devenue l'usine de Sainte-Lizaigne.

Le petit livre de notre auteur ne gommait aucune des horreurs qui avaient été commises à notre porte : le massacre de treize jeunes protestants noyés dans la Théols en 1556 durant les guerres de Religion ou encore cet enfant de douze ans tué d'un coup de pic à Néroux en 1782 pour avoir surpris un voleur en flagrant délit. L'assassin, dit-on, fut le dernier supplicié d'Issoudun à mourir sur la roue que l'on remplaça « avantageusement » à la Révolution par la guillotine.

Il n'était pas rare de me voir picorer au beau milieu d'un passage quand une question venait à me tarauder l'esprit. Ma connaissance du petit ouvrage s'étant accrue au fur et à mesure de mes visites, la page était trouvée illico et le paragraphe repéré me sautait dans l'instant au bout du doigt.

Tout m'enrichissait, tout me rassurait dans cette brochure savante où l'on ne trouvait que des certitudes vérifiées par des Historiens amis de l'auteur et les directeurs des Archives départementales.

Toutefois, quand l'auteur par honnêteté d'intellectuel se prenait à conjuguer l'Histoire au conditionnel, je tournais bride, refusais de le suivre et surtout de croire que l'on pût avoir des doutes sur la belle Histoire de notre village.

*Comment osait-on penser par exemple que Lizaigne ne puisse pas être la fille de Charlemagne ? Cela me scandalisait. Le testament de Sainte Eustadiole, daté de 570, et cité par notre auteur faisait bel et bien mention de « l'église consacrée à la Vierge, à tous les apôtres et à **Sainte Lizaigne** (Licina) sise sur la rivière Théols ». Mais il s'était trouvé d'éminents chercheurs pour le dire faux et fixer sa date d'écriture entre les Xème et XIème siècles.*

*Le Père Jules Chevalier, fondateur des Missionnaires du Sacré Cœur, corroborait cette supercherie dans son Histoire religieuse d'Issoudun : « D'après la **légende**, écrivait-il, Charlemagne avait de grands intérêts dans nos contrées où il vint souvent. Après avoir restauré et enrichi le couvent Saint Laurent de Bourges où, suivant la tradition, sa fille Sainte Affroy devint première abbesse, il bâtit à deux lieues d'Issoudun un monastère de femmes avec un oratoire, où sa fille Lisania devint prieure et donna son nom à la localité qui fut appelée Sainte-Lizaigne. »*

*Comment le Père Chevalier, lui-même, osait-il nous trahir en abaissant notre Histoire au rang de la fable, de la vulgaire **légende** ?*

Lizaigne, que l'on retrouvait orthographiée au fil du temps Licinia, Licinie, Lisania ou Lizania, n'aurait donc pas été la fille avérée de Charlemagne, Charles le Grand ? Cette noble filiation qui auréolait notre village d'une gloire impériale n'aurait été qu'un mensonge colporté de siècle en siècle ? Je me refusais de croire à une telle salissure. Qui aurait eu intérêt à bâtir cette fable ? A qui profitait le crime ?

Et puis dans cette joute d'experts, à qui donner raison : aux tenants de l'Histoire vraie ou à ceux de la légende mensongère ? Personne n'aurait osé prendre les armes dans cette bataille de haut vol.

En tout cas, ils avaient réussi à semer le doute en moi et, la tête basse, j'avais emboîté le pas de notre Historien et de ses illustres devanciers. Lizaigne, sanctifiée et devenue Sainte Lizaigne, patronne de la commune du même nom, n'était pas la fille du grand Charlemagne, sacré Empereur d'Occident à Rome en l'an 800.

La cause semblait définitivement entendue.

Mais c'était sans compter sur un événement sans précédent qui allait tout changer et qu'il me faut absolument vous conter...

Ne dit-on pas en Justice que l'on ne rouvre un dossier que si l'on peut y apporter de nouvelles preuves, de nouveaux éléments ?

Contre toute attente, une pièce capitale allait être versée au dossier...

Peu importe la date à laquelle s'est passé l'événement. Ce qui est important, c'est le bouleversement qu'il allait entraîner dans l'Histoire des origines de Sainte-Lizaigne...

Ce jour-là, je finissais de piocher ma vigne. Quelques plants à nettoyer encore et je serais payé de mes efforts. J'allais l'être d'une tout autre manière...

Un bruit de moteur approchait et bientôt une voiture s'arrêta au droit de ma vigne.

En appui sur le manche de ma pioche, je levai les yeux et reconnus le Maire qui descendait de son gros véhicule. On se salua poliment mais sans effusion : une poignée de main, un hochement de tête ; pas davantage.

Il faut dire que l'on avait ferraillé longtemps l'un contre l'autre au Conseil municipal. Je lui avais fait face pendant deux mandats. Mais peu à peu, on avait appris à s'écouter, à se connaître et peut-être même par intermittence à s'apprécier :

- Tu vas te casser les reins dans ta vigne.

- Ca craint pas de t'arriver, toi !

- Allez, commence pas, s'il te plaît. Et il se mit à me sourire. Je viens te voir parce que j'ai reçu hier matin en mairie un coup de fil d'une petite dame de la Région parisienne. Je sais plus d'où exactement. Elle cherchait quelqu'un qui s'intéresse à l'Histoire du village. Son père vient de mourir voilà un mois ou deux, qu'elle m'a dit, et il lui a remis des papiers qui pourraient nous intéresser. Elle connaissait pas du tout notre commune, évidemment. Elle croyait même téléphoner en Normandie. Pas grave. En tout cas, je t'ai refile le bébé. Après tout, c'est ton truc, toi. Alors, quand tu auras fini de t'amuser dans ta vigne, tu la rappelleras. Je t'ai noté son numéro de portable sur un post it. Tu verras si ça peut t'intéresser ou plutôt intéresser le village.

J'avais mis précieusement le papier dans la poche de mon blouson. On avait échangé encore quelques paroles sérieuses et d'autres qui l'étaient moins, et la voiture du Maire avait repris le chemin poussiéreux qu'elle avait emprunté pour m'apporter cette nouvelle pour le moins inattendue.

J'ai bien dû rester une bonne semaine sans éprouver l'envie de m'occuper de cette affaire. Le post it gisait à demi froissé sur ma table de bureau. Mais à croiser quotidiennement ces chiffres énigmatiques, j'avais réussi à faire monter en moi, graduellement, la curiosité, jusqu'au jour où j'appelai la région parisienne.

Une voix fluette décrocha pour s'adresser à moi poliment :

- Allô oui. A qui ai-je l'honneur, s'il vous plaît ?

Après m'être présenté, j'expliquai la mission que le Maire m'avait confiée. J'ajoutai également que j'étais impatient de savoir quel héritage son père lui avait laissé en partant.

- Oh ! Vous savez, c'est un héritage qui ne me rendra pas plus riche mais peut-être pourra-t-il vous aider à enrichir votre commune d'un précieux document d'Histoire. Je ne vous dirai pas au téléphone pourquoi mon père a attendu le dernier moment pour nous faire cette révélation. Mais si vous le souhaitez, vous pourrez reprendre contact avec moi ; je vous raconterai la vie

difficile de mon père. Aujourd'hui, je me contenterai de vous dire qu'il avait enseigné l'Histoire dans une université parisienne. Médiéviste, il s'était spécialisé dans le Haut Moyen Age. Si je vous précise ce petit détail, c'est que cela intéresse directement l'Histoire de votre village.

Ne soyez pas surpris que je vous envoie seulement les pages de son journal qui concernent son passage à Saint-Lizaigne...

Je n'avais pas osé l'interrompre pour lui dire que nous étions sous le patronage d'une sainte (Sainte Lizaigne) et non pas d'un saint. Mais c'était une erreur tellement courante ! Je la laissai donc continuer son propos :

- Vous savez, mon père a rédigé un journal de plus de deux cents feuillets et qui couvre l'ensemble de ses années de guerre. Bien sûr, les quelques pages sur Saint-Lizaigne ne seront que des copies ; je garderai l'original en souvenir de lui. Je vous les adresserai la semaine prochaine. Le temps que mes enfants fassent le nécessaire. Vous savez, je commence à être une vieille dame maintenant et j'ai souvent besoin de leur aide. Et puis ils ont leur travail. »

Sa voix était devenue presque inaudible. La fatigue sans doute.

Je me confondis en remerciements et pris congé de mon interlocutrice.

Huit jours passèrent puis quinze peut-être sans que je reçoive le moindre courrier de la région parisienne.

A chaque passage du facteur, j'éprouvais l'impatience du soupirant attendant la lettre parfumée de sa promesse.

Ce jour-là finit pas arriver. Avec quelle prestesse je décachetai l'enveloppe ! Mon adresse y était écrite en lettres torturées. En l'ouvrant, je ressentis une vraie déception : huit pages seulement d'un cahier d'écolier. C'était tout ce qu'elle m'offrait de l'œuvre de son père avec, en prime, quelques mots empreints de gentillesse et son nom : Rachel Monnet.

L'écolier en question, qui devait avoir entre vingt et trente ans, semblait être des plus soigneux. Ses lettres s'inséraient parfaitement dans tous les interlignes et figuraient une impeccable partition graphique. Elles étaient tracées finement au crayon de bois.

En haut, sa fille avait inscrit en désordre « Journal de guerre de Yaël Bloch ».

Il ne me restait plus qu'à découvrir ce qui allait, selon elle, « enrichir » notre commune.

Et cela allait dépasser toutes mes espérances comme vous l'allez voir...

*

« 2 juin 1940 :

Nous avons marché toute la matinée et la pluie ne nous a pas lâchés. Elle a le froid des mois d'hiver. Nous avons traversé des villages quasi déserts : Méreau, Lury, Reuilly, Diou. Et alors que la pluie redoublait, nous avons abordé un autre

bourg tout aussi mort que les autres : « Sainte-Lizaigne », comme nous l'a indiqué un panneau penché. Le clocher pointu le plus proche (on en voit un deuxième plus loin) nous a servi de repère. Nous avons poussé la grosse porte. C'est une église qui tient lieu de grange où l'on a remis des outils, une vieille charrette cassée, des monceaux de papier, du bois de chauffage... Pour la douzaine de réfugiés que nous sommes, l'endroit est suffisant à défaut d'être idéal. C'est en tout cas ce qu'a pensé Albert. Les petites fenêtres de la nef et du chœur laissent entrer un peu de la lumière grise de midi.

Un couple est arrivé une heure après nous. Ils sont de ce village, vu qu'ils sont habillés plus légers et que leurs souliers sont propres. Ils ont dû voir passer notre petite troupe – ils en ont sûrement pris l'habitude – et sont venus nous apporter de la nourriture : du pain, des fruits, du fromage et de la charcuterie. Autant dire qu'ils ont été bien accueillis ! Ils ont même eu la bonne idée d'une lampe à pétrole pour le soir. Quand ils ont aperçu Alfred et Ernest, terrés dans un coin, ils se sont approchés d'eux. Les Flamands leur ont expliqué dans leur français approximatif le traumatisme que les gosses avaient subi près d'Orléans : le feu hurlant des stukas, leurs parents laissés pour morts dans un fossé où ils pensaient trouver un abri...

La femme et l'homme leur ont parlé à voix basse, longtemps. Puis ils les ont emmenés avec eux après avoir demandé s'il y avait ici quelqu'un de leur famille. Evidemment, non ! D'ailleurs ici, personne ne connaît personne. Tous des gens de hasard dont les routes se sont croisées sur le chemin de l'exode. Les gamins viennent de Lorraine ou de plus loin, Albert et sa femme fuient un village du Nord, Max a quitté le Luxembourg... Moi, Paris...

Une famille nous a rejoints hier avant Vierzon avec sa petite carriole. Murés dans leur silence et leur malheur, ils n'ont pas encore dit un mot.

J'ai exploré les lieux, surtout les papiers. Déformation professionnelle ! J'ai trouvé des piles d'un journal local, « l'Echo des marchés », où on croit encore à la paix, des délibérations en vrac du Conseil municipal et quelques pages d'un fragile manuscrit jauni au milieu de tout ce fatras. C'est un parchemin qui ressemble beaucoup à ceux que je décryptais durant mes études. Intrigué, je suis retourné m'asseoir sur ma valise et l'ai montré à Albert qui ne s'intéressait qu'au magazine qu'il venait de récupérer dans la pile.

Le parchemin était rédigé à la main, tout en latin. L'écriture était fine, presque illisible à certains endroits. Je me suis attaqué tout de suite à le traduire et le transcrire sur mon cahier. Tous ces jours passés à ne pas lire, à ne pas écrire, à ne pas réfléchir, à ne pas même comprendre où nous menait cette route ! J'ai l'impression de renouer avec ma vie de paix, ma vie d'étude, ma vie d'avant. Je ne dormirai pas tant que je n'aurai pas pris en écrit la traduction de ce manuscrit sur mon cahier.

Tout le monde est endormi maintenant. J'ai rallumé la lampe et me suis improvisé un bureau de fortune dans la sacristie. Je me mets à l'ouvrage avec un enthousiasme que la guerre avait fait disparaître en moi depuis des semaines.

3 juin 1940 :

Albert a gueulé pour savoir où j'étais. Il doit être huit ou neuf heures du matin et je viens juste de m'endormir. Il veut que nous reprenions la route en début d'après-midi. J'ai peur de traîner les pieds. En tout cas, j'ai rempli ma mission. J'ai fini de traduire ce parchemin intitulé : « Testament de Lisania. »

Je le remets sur la pile des papiers en désordre. Il appartient à l'Histoire du village, pas à son traducteur.

Je me demande d'ailleurs si les habitants ont connaissance de ce manuscrit, s'il a déjà été traduit, si le couple qui est venu hier chercher Alfred et Ernest sait que leur village est placé sous le patronage de la fille de Charlemagne.

Il faut que je me mette en quête d'un peu d'eau pour ma toilette. Mais avant de sortir, je n'y résiste pas, je relis une fois encore et à voix basse la traduction de la dernière lettre de la prieure de Bréviandes.

LE TESTAMENT DE LISANIA (An de grâce 815)

Moi, Lisania, prieure du monastère de Bréviandes, près de la rivière Théols, sentant venir le moment de rejoindre Notre Seigneur Jésus-Christ à qui j'ai fait don de ma vie, je me dois de révéler à ceux qui m'entourent quelque vérité que j'ai cru bon de celer dans l'intérêt de tous.

Pour cela, il me faut remonter le fil du temps jusqu'au début de l'an de grâce 778.

Cette année-là, les troupes du grand Charlemagne, Roi des Francs et des Lombards, descendaient d'Aix-La-Chapelle pour une expédition en Navarre contre les Sarrasins. Le Roi prolongeait ainsi les conquêtes glorieuses entreprises par son grand-père Charles et son père Pépin III dit le Bref.

Après une étape près de Tours où se retirerait plus tard, comme abbé de Saint Martin, le grand Alcuin que Charlemagne nommait son « maître vénéré » du fait de son savoir immense, la troupe atteignit Bourges à nuit tombante où les accueillirent les évêques et les comtes, les ducs, les preux chevaliers et les notables de la ville au nombre desquels figuraient mes aïeux vénérés et leur fille Mélisande, ma noble mère, alors âgée de dix-sept ans.

On a peine à imaginer l'effet que peut produire sur un cœur vierge et pur l'arrivée à grand fracas d'une troupe guerrière aussi auréolée de gloire et d'un Roi tout-puissant dont la stature immense atteignait les sept pieds de haut.

Charlemagne confia à son valet la lance qu'il tenait fermement dans sa main gauche puis il se défit sans aide de sa cuirasse et de son casque de fer.

Lorsque son visage où flambait un regard aigu qui mettait à nu toutes les âmes apparut soudainement à l'assistance, il produisit sur les commensaux l'impression d'une apparition divine. Mélisande n'avait osé soutenir le regard du grand Roi qui n'avait eu d'yeux cependant que pour sa pudeur juvénile.

Quand on se mit à table, Charlemagne s'y montra sobre comme à son habitude. Il fit pourtant honneur aux gibiers rôtis que l'on avait mis à tourner dans les cheminées de la demeure.

Et lorsque vint le moment du coucher, le Roi des Francs et des Lombards se leva silencieusement et se dirigea vers ma noble mère dont le regard continuait à fixer les restes du repas. Il lui tendit la main et ce geste suffisait à dire qu'il l'avait choisie pour lui faire l'honneur de partager sa couche royale. Toute l'assistance se leva à sa suite et s'égailla.

Le couple ainsi formé monta sans hâte les degrés de pierre blanche du grand escalier et s'évanouit.

Je ne sus jamais rien de cette nuit par la bouche de ma mère. J'étais sa fille et j'allais être promise à la religion ; c'étaient deux raisons suffisantes pour qu'elle me tût ses sentiments.

Tomba-t-elle en pâmoison à la vue du corps sans effets du grand Karolus Magnus ? Gardait-elle sa conscience pleine et entière jusqu'à ce que le sommeil les gagne ?

Ma noble mère aura regagné le Ciel en gardant au fond de son cœur pur le secret de la nuit où je fus ainsi conçue.

Elle ne m'en révéla qu'un trait, peu de temps avant que ses yeux ne se closent sur le lit de sa froide cellule du prieuré de Bréviandes, le 13 décembre 805. Et cette révélation ne laissa pas de m'étonner grandement. Avant de s'endormir, le grand Charlemagne, celui que l'on appelait le Glorieux, le Victorieux, l'Illustre, sentit monter en lui l'irrépressible remords dans la solitude de la nuit d'avoir mis à mort de sa lance et son glaive tant de soldats ennemis, fussent-ils des infidèles à la foi chrétienne. Et il s'endormit ce soir-là en battant sa coulpe et laissant ses larmes se répandre.

Le lendemain matin, la troupe des hommes de fer s'ébroua dans le froid, le bruit des armes, des chevaux et des charrois.

Je ne sus jamais rien non plus de leur séparation, des mots que le grand Roi partagea avec ma mère, ni de ce qui se dit entre tous au sujet de ce bivouac extraordinaire.

Cependant, au début de l'automne de cette même année, l'immense troupe du Roi des Francs et des Lombards s'en revint de son expédition en Espagne et bivouaqua derechef à Bourges.

L'atmosphère était pesante. Charlemagne avait été contraint de tourner bride à Saragosse et le massacre de son arrière-garde par les Vascons dans l'étroit défilé de Roncevaux restait en lui comme une plaie ouverte. Il y avait laissé un peu de son honneur de combattant et nombre de ses preux chevaliers dont son neveu, le fier Roland.

Dans le souvenir de ma noble mère, le repas fut des plus sombres. Le grand Roi avait hâte de remonter vers Aix-La-Chapelle pour oublier, s'il le put, la trahison guerrière des Vascons. Son regard aigu ne laissa pas cependant de revenir vers celle qui avait partagé sa couche quelque cinq mois plus tôt et qui se retrouvait de ce fait dans l'attente d'un enfant. S'il ne s'entretint pas avec ma mère, il demanda à ce qu'on lui présentât instamment ses parents.

Ma mère se rappelait que l'entretien fut fort bref bien qu'il lui semblât durer une éternité. Le grand Roi avait été aussi limpide que magnanime dans sa parole. Cet enfant à venir serait de sang royal. Alors, si le Seigneur tout-puissant décidait qu'il fût un garçon, il l'accueillerait en sa Cour pour qu'il y apprît les armes. S'il décidait que l'enfant fût une fille, elle serait éduquée au couvent Saint Laurent de Bourges pour y étudier les Saintes Ecritures, les leçons de Saint Augustin, le latin et le grec avant de recevoir la charge de prieuré de Bréviandes, à deux lieues d'Issoudun, près de la rivière Théols.

Rien de plus ne fut dit avant son départ pour Aix-La-Chapelle.

Ma noble mère Mélisande me donna donc la vie, entourée des siens, le 21 décembre 778, jour du solstice d'hiver, quand la lumière recommence à croître. Et c'est pour cette raison qu'elle me nomma Lisania, un nom issu du mot « lumière ».

Mon existence se déroula donc comme l'avait exigé le grand Roi Charlemagne. Elle fut emplie de l'amour inconditionnel de Dieu. Comme l'avait également prévu mon père, je devins prieure du monastère de Bréviandes quand j'atteignis l'âge d'en recevoir la charge.

J'y vins donc, accompagnée de ma mère et de six jeunes moniales.

Pardonnez-moi de ne pas évoquer par le menu mon quotidien de vie. Mais, sentant ma fin prochaine, je ne pourrai aller qu'à l'essentiel.

Sachez seulement que notre vie se partageait journallement entre nos ferventes prières adressées à Dieu et les aumônes que nous destinions aux pauvres du village. Les quelques maisons qui le composaient s'étendaient sans ordre le long d'un seul bras de la Théols. Elles semblaient là depuis des siècles et résistaient tant bien que mal aux assauts du temps et aux caprices des flots.

Presque chaque jour, ma mère, Sœur Bertrade et moi-même passions à gué les quatre bras de la rivière pour secourir les miséreux.

Sœur Bertrade avait reçu à Saint Laurent quelques rudiments pour venir en aide aux infirmes et aux malades. Ma mère la secondait à chaque instant avec un dévouement exemplaire.

Les Sœurs du prieuré de Bréviandes, aussi courageuses qu'industrielles, produisaient force légumes et force fruits, et elles se montraient tout aussi habiles à élever volailles, moutons et gros bétail.

Nous gardions peu et donnions beaucoup. Ne devions-nous pas nous contenter de repas frugaux comme le faisaient par obligation nos villageois ?

Il me revenait la charge heureuse de consacrer le plus clair de mon temps à enseigner la Parole de Dieu, comme me l'avaient demandé les envoyés de mon père, les « missi dominici ». Et je ne franchissais jamais le gué des quatre bras de la Théols sans être profondément animée de cette pieuse volonté.

Il se trouve que la douceur innée des habitants les portait naturellement à entendre la Sainte Parole. Et je ne recevais d'eux, en retour de notre provende et de mes enseignements, que de la gratitude.

Mon père ayant exigé que les enfants de son royaume fussent éduqués, je m'y employais sans relâche, tantôt dans la haute salle à manger du prieuré, tantôt sous l'humble toit de leur demeure. Le respect des rituels qui jalonnent l'année liturgique devint bientôt de mise et les hommes en arrivèrent même à construire une église tout en bois à l'abri des crues de la rivière.

De taille modeste, elle nous y accueillait le dimanche, toujours plus nombreux, pour d'ardentes prières. On y partageait, selon la Parole de Notre Seigneur Jésus-Christ, le pain que nous fabriquions et distribuions ensuite et eux, apportaient un peu de ce vin bon et fruité qu'ils récoltaient sur la côte la plus exposée au soleil.

Je peux dire aujourd'hui que cette existence passée à dispenser le bien me procura les joies les plus profondes. Et si la douleur d'avoir dû laisser ma noble mère rejoindre le Ciel fut une rude épreuve, elle me conduisit aussi à redoubler nos bienfaits envers ceux qui requéraient nos soins.

Mais il me tarde maintenant de clore cette trop longue missive. Je ne me sens plus la force de m'enfoncer davantage dans ma mémoire. Ma plume hésite, sinue et ne noircit plus mon parchemin qu'avec peine.

J'en viens donc à ce jour si mémorable du 21 mars 814. Le printemps venait de reprendre ses droits et j'étais à donner lecture à mes élèves des glorieux exploits de nos ancêtres, quand la petite troupe des envoyés de l'Empereur Charlemagne fit halte au droit du prieuré.

Ce que l'on m'apprit dans l'instant m'emplit de la plus grande affliction : mon père bien-aimé avait rendu l'âme, le 28 janvier de cet an de grâce 814, en prononçant ces simples mots : « Seigneur Dieu, je remets mon âme entre tes mains. »

Les envoyés du Maître s'en étaient venus à cheval du palais d'Aix-La-Chapelle pour me remettre en héritage trois grands sacs de deniers.

Silencieuse, prostrée, je pensai en moi-même que mon père était allé au-delà des promesses faites à mes aïeux. Non seulement il avait veillé à me donner l'éducation la plus soignée et m'avait confié le beau prieuré de Bréviandes, mais il me léguait de surcroît à sa mort une part de ses richesses pour que nous puissions faire l'aumône aux miséreux.

Pendant que les envoyés me contaient les derniers instants de l'Empereur, j'observais avec attention l'un des deniers que contenaient les sacs de toile bise. Mon père y était représenté de profil, le front couronné de lauriers. Au revers était gravée une église surmontée d'une croix.

Ils me racontèrent également les signes étranges qui marquèrent la fin de son auguste vie : des taches noires qui avaient recouvert l'un des bords du soleil à plusieurs reprises, un portique de pierres taillées reliant le palais à la basilique qui s'était soudainement effondré le jour de l'Ascension du Christ, un pont de bois sur le Rhin qui avait été détruit par le feu à Mayence. Et au cours de l'une de ses dernières chasses en forêt, il eut seul la vision miraculeuse d'une torche éblouissante qui descendit du ciel pour le fendre de droite à gauche.

Ces récits surnaturels produisirent en moi un indicible effet. Peut-être qu'ils m'apportaient aussi la preuve que mon père entretenait un lien unique entre le Ciel et la terre et qu'au moment de franchir le fleuve noir qui sépare la vie de la mort, Dieu avait voulu lui tendre la main pour qu'il vînt à ses côtés.

Aujourd'hui, ces révélations me troublent encore bien davantage car j'ai ressenti très distinctement dans ma chair et dans mon âme ces mêmes signes annonciateurs de mon trépas.

Bien que la faiblesse dont je suis atteinte ne me permît plus ces derniers temps de venir en aide à mes pauvres villageois, je tentai de le faire encore par deux fois, accompagnée en cela par Sœur Bertrade.

La première fois, alors que j'étais sur le point de franchir l'un des quatre bras de la Théols, je les vis très clairement quitter leur lit de rivière, deux à deux, pour venir m'enserrer puissamment comme s'il se fût agi des bras de ma mère et de mon père qui me demandaient de les rejoindre.

Je demurai figée sur la rive, ma robe de bure à demi trempée. J'interrogeai Sœur Bertrade sur cette manifestation extraordinaire mais elle m'assura qu'elle n'avait rien remarqué de particulier. Je crus en apporter la preuve en lui montrant ma robe mais elle me rétorqua que les fièvres dont je souffrais devaient en être cause, et elle apposa le plat de sa main sur mon front qui brûlait.

La seconde fois, alors que nous passions à gué le bras le plus large de la Théols, j'avisai un cygne qui y nageait paisiblement. J'en croisais de façon quotidienne et je ne me lassais jamais d'en admirer la pureté du plumage et la noblesse. Mais au moment où je parvins à sa hauteur, il s'ébroua et fit un majestueux éventail de ses deux larges ailes. Son cou se tendit vers le ciel et de sa gorge sortit un cri rauque, lugubre et effrayant qui déchira les airs. Je reconnus dans cette lamentation désespérée son chant de mort, tel que l'avaient raconté les Anciens dans leurs écrits. J'eus beau me boucher les oreilles de toutes mes pauvres forces, rien ne put l'empêcher de pénétrer mon âme pour n'en jamais sortir.

Sœur Bertrade, que j'interrogeai sur ce phénomène inouï, n'avait rien entendu de cette plainte funèbre. Et il suffisait d'ailleurs de tourner les yeux vers la nage immobile du grand cygne blanc sur le miroir de l'eau pour lui donner raison.

Mais à ce moment précis, j'ai su que le Seigneur était en train de m'ouvrir ses portes comme il venait de le faire pour mon père, le grand Charlemagne.

Je ne me rebelle pas et me sens prête à affronter des jours plus sombres pour mieux entrer dans la lumière de Dieu.

Jusqu'à ma dernière prière, j'aurai été sa servante dévouée pour donner force et amour à mes villageois. Et je sais que Sœur Bertrade saura poursuivre cette mission après moi.

Que l'on m'enterre dans un simple drap tissé à quelques pas de notre église.

Me voilà désormais, et pour ma plus grande joie, dans la main de Dieu, près de ma noble mère Mélisande et de mon père Charlemagne, Empereur d'Occident.

Lisania

En sortant de la sacristie, j'aperçois au plafond du chœur une fresque peinte représentant la main de Dieu portée par les anges. Une simple coïncidence ; certainement.

En franchissant la porte de l'église, je croise un jeune couple et un enfant qui grelotte ; ils entrent dans la nef. Ils feront sûrement route avec nous cet après-midi.

Dehors, le ciel s'est éclairci. Je suis allé à un lavoir où j'ai pu me laver à grande eau puis j'ai poussé jusqu'à la Théols dont parle le Testament de Lisania. Ses bras ne m'ont pas enserré et je n'ai pas entendu le chant du cygne. C'est de bon augure pour la suite de notre route.

Au retour, notre abri semble passablement enfumé. Le couple, croisé quelques minutes avant, a allumé un feu pour se réchauffer et faire sécher leurs vêtements. Ils ont profité du bois de chauffage entassé dans l'église et des papiers à proximité. Soudain, je suis pris d'une crainte pour le parchemin de Lisania. Je vais là où il a été posé, je le cherche, mais en vain. Il est parti en fumée et l'âme de la fille de Charlemagne est montée au Ciel pour la seconde fois. Je ne sais si je dois éprouver de la colère ou de l'abattement. Mais à voir cet enfant qui a retrouvé ses couleurs et sa joie, je me félicite d'avoir consacré ma nuit à recopier cette page d'Histoire.

Au moment de repartir quelque part vers le sud, une vieille dame est venue nous apporter un panier de ses premières fraises. Elles sont énormes, rubicondes, sucrées. Il y a des moments où l'on se donne l'illusion d'être encore en paix. Quand nous avons repris la grande route, le boulanger est venu garnir la carriole de trois gros pains.

Et si Lisania avait laissé la trace de sa générosité dans ce village qui a pris son nom ?

Au fil des kilomètres, nos douleurs se réveillent, nos pieds se révoltent et je me rappelle n'avoir dormi qu'une heure ou deux. Au loin, sur cette très longue route en plateau, nous voyons les nuages qui s'amoncellent à l'ouest. Albert dit que l'on va être des cibles faciles pour l'ennemi et que... »

*

Là, s'arrêtait le cahier de Yaël Bloch ou tout du moins les pages que sa fille Rachel m'avait adressées.

A mon tour, je ressentais l'irrésistible besoin de me replonger dans la lettre de Lisania, comme l'avait éprouvé le traducteur au terme de sa nuit d'insomnie.

En la relisant, j'en dégustai chaque mot avec délectation. Comme sa prose était empreinte d'une foi intense en son Dieu, d'un amour inconditionnel envers nos habitants ! Non seulement Lisania nous offrait la page d'Histoire dont j'avais toujours rêvé et qui manquait à notre passé mais elle inscrivait notre village sous le signe de la bonté et de l'humanité. Comme un label de qualité ad vitam aeternam !

Qu'avait pu corriger Yaël, ce jeune intellectuel, aux mots originels de Lisania en les traduisant ? Personne ne le saurait jamais. Mais moi, j'avais confiance en sa fidélité au texte. N'était-il pas devenu un universitaire spécialisé dans le Haut Moyen-Age, comme avait tenu à le spécifier sa fille ?

Qu'est-ce que je pouvais bien faire maintenant de cette révélation ? La communiquer aux médias ? Mais elle n'intéressait personne. Une actualité vieille de plus de mille ans ne constituait pas à proprement parler un scoop. Et puis, elle ne concernait qu'un petit village du centre de la France.

En parler au moins à la population du village, aux Liciniens ? Mais la population se renouvelait tellement vite, année après année, que bien peu d'entre eux avaient eu le temps de s'imprégner du passé de Sainte-Lizaigne. Ce village, ils l'habitaient et le vivaient au présent. C'était déjà pas mal !

La monographie de Bernard Moreau, Un peu d'Histoire de Sainte-Lizaigne, devrait-elle être revue, corrigée, amendée, rééditée ? A vrai dire, on était bien peu à la connaître par cœur, à savoir que les pages 7 et 8 relatives à la « légende » de la fille de Charlemagne ne collaient plus à la réalité des faits révélés par le testament de Lisania. Le jeu n'en vaudrait pas la chandelle. De plus, on aurait l'air de vouloir discréditer notre Historien local. Il n'en était pas question.

Mais il fallait au moins que j'en rende compte au Maire. Après tout, c'était lui qui m'avait confié cette mission. Et l'affaire serait bouclée, me semblait-il.

Dès le lendemain matin, je me rendis en mairie. La voiture poussiéreuse du Maire était à sa place habituelle et lui aussi : à la table du Conseil municipal, derrière sa murette de papiers.

J'attendis qu'il en ait fini avec un plaignant au téléphone. Le ton était monté crescendo avec un final furioso. J'arrivais au pire moment. Lui parler d'une historiette millénaire ne l'aiderait pas à faire retomber sa colère et encore moins à régler ses problèmes de l'instant.

Dès mes premiers mots, je vis qu'il avait oublié l'affaire et même le post it qu'il était venu en personne m'apporter dans ma vigne, trois semaines auparavant. Une fâcheuse amnésie !

Mais, remis sur les bons rails et progressivement radouci, il avait consenti à m'écouter jusqu'au bout sans montrer de signes ostensibles d'impatience.

Il opina du bonnet plusieurs fois et conclut mon propos de la façon la plus lapidaire :

- C'est intéressant, ça.

La pire des conclusions, l'art parfait de l'antiphrase ! Juste une manière polie de vous dire que ça ne présentait aucun intérêt !

Une fois ma tempête intérieure apaisée, j'osai lui demander :

- Mais quelle suite tu comptes donner à cette découverte ?

- « Découverte, découverte » ; on vient pas de découvrir une nouvelle planète du système solaire, quand même !

- Oui, mais ça change un peu l'Histoire de ton village, QUAND MEME !

- D'accord, mais on va pas appeler la télé ou écrire un bouquin là-dessus, QUAND MEME ! On peut aussi y faire une statue, à la fille à Charlemagne, si tu veux !

Et il accompagna sa dernière phrase d'une oscillation nerveuse de ses deux mains pour mieux figurer ma déraison.

Il ne m'en fallait pas davantage pour prendre la balle au bond. J'ajoutai immédiatement par bravade :

- Eh ! bien, oui. C'est ce que j'allais justement te proposer. On va lui faire une statue à la fille à Charlemagne ! Là où elle a été enterrée ! Ce serait INTERESSANT ça, non ? Même que je le proposerai au prochain Conseil municipal. Tu verras...

Je tournai les talons pendant que le Maire, furieux, muet, tapait du poing sur la table. Sa murette de papiers avait dû en être ébranlée.

Ma colère n'était pas retombée. Je marchai jusqu'au pont de la Théols, sur la route de Saint-Georges-sur-Arnon. La rivière y coulait, large et tranquille, comme elle coulait sous les yeux de Lisania lorsqu'elle s'en revenait de porter de l'aide aux villageois ou qu'elle regagnait son grand prieuré de Bréviandes.

Le calme de la rivière finit par me gagner à force de la contempler.

Une profonde ataraxie venait éclairer sereinement l'avenir et se muait en certitude : Lisania aurait sa statue, à quelques pas de l'endroit où son corps reposait dans un simple drap tissé, et je reprendrais contact avec la petite voix fluette de Rachel Monnet qui continuerait de croire que mon appel vient de « Saint-Lizaigne » et peut-être même de Normandie et elle me raconterait la vie de son père, de cet homme qui avait rouvert par le plus grand des hasards les portes de l'Histoire de Sainte-Lizaigne.

*Le 26 avril 20--
Robert BOUSSARD*